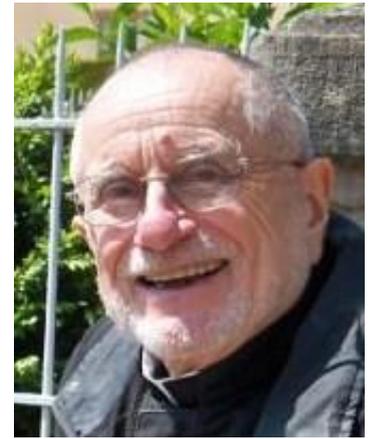


# Autobiographie de MONSIEUR L'ABBÉ Gilles DUBOSCO

(texte corrigé le 12 septembre 2011 pour tenir compte des remarques manuscrites de M. l'abbé Duboscq – ses courriers du 12 mai et du 9 septembre 2011)



"Je suis né le 24 septembre 1926 à Onesse (40110).  
J'ai été baptisé le 25 dans la paroisse de mon village.

Ma marraine était Marie-Josèphe Duboscq et mon parrain Francis Jammes, converti au catholicisme.

Je suis le 3<sup>e</sup> de 6 enfants, trois garçons et trois filles : Franz, Michel, Gilles, Dominica, Anne-Claude et Francine.

Mon père, Claude DUBOSCQ, était dramaturge et compositeur ; ma mère, née Philippe Marie KELLER, était elle aussi très musicienne, jouant du piano, dirigeant des chorales.

Malheureusement, mon père est mort prématurément à l'âge de 40 ans, le 2 mai 1939, alors que j'avais 12 ans. Etant oblat bénédictin, il est inhumé dans le cimetière du Mesnil-St-Loup, petit village de la région de Troyes, assez connu car il fut rechristianisé par le Père Emmanuel <sup>(1)</sup> (17 octobre 1826 – 31 mars 1903), prêtre et bénédictin, un genre de curé d'Ars de la fin du 19<sup>e</sup>ème siècle. Le Père Emmanuel fit une fondation bénédictine au Mesnil-Saint-Loup, et son rayonnement intellectuel et spirituel y attira des personnages assez connus, tels qu'Henri Charlier, venu "pour s'y convertir". <sup>(2)</sup>

J'ai recueilli les souvenirs concernant les compositions de son père, les drames et les concerts qu'il a donnés, épaulé par ses nombreux collaborateurs. A la mort de mon père, il a fallu vendre le théâtre de verdure qu'il avait construit à Onesse Laharie (40).

Puis ce fut la guerre : ma mère a dû mettre en pension les 5 enfants qui lui restaient (une fille étant décédée à 18 mois en 1936). C'est ainsi que j'entrai à 12 ans au petit séminaire de Paris, à Charenton le Pont. En effet, après un séjour près de mon père, oblat bénédictin, dans l'abbaye de Clervaux au Luxembourg, pendant l'hiver 1936-1937, je commençai à penser d'abord à la vocation monastique. L'année 1938 fut très douloureuse et me mûrit prématurément, puisque je perdis la même année mon parrain, Francis Jammes, et mon père.

Je poursuivis mes études secondaires au petit séminaire jusqu'au baccalauréat que j'obtins à 17 ans, l'année de la libération. Je faisais partie de la Schola du séminaire. Je m'orientai ensuite vers le Grand Séminaire d'Issy-les-Moulineaux, tenu par les Sulpiciens. C'était un séminaire international ; parmi les 400 élèves, il y avait entre autres des séminaristes provinciaux, des écossais, des coréens et des vietnamiens. Les effectifs de la première année en 1945 furent très fournis, car beaucoup de jeunes, sortis de camps de prisonniers, envisageaient la vocation sacerdotale ; la moitié d'entre eux étaient d'anciens scouts.

A cette époque, les études sacerdotales consistaient en deux années de philosophie et deux années de théologie. La cinquième année, rue du Regard à Paris, on était ordonné diacre puis prêtre. C'est ainsi que je fus ordonné diacre à Noël 1950 à St Sulpice, puis prêtre le 29 juin 1951 à N.D. de Paris. Cette année-là, Mgr Feltin conféra le sacerdoce à 28 ordinands.

J'étais donc rattaché au diocèse de Paris ; ayant demandé un poste d'enseignant, je fus affecté au petit séminaire de Paris à Charenton-le-Pont. Pendant un an, je fus Sous-Préfet de division.

## **1952-1958 : VICAIRE à DRANCY**

En 1952, je suis nommé dans la paroisse St-Jean à Drancy (Seine-St-Denis) ; j'y resterai 6 ans, jusque fin 1958. Cette paroisse était desservie par un curé et deux vicaires. Elle avait été créée avant la guerre, avec une église moderne en pierres rouges, au coeur d'une cité de cheminots.

La paroisse était à l'époque très fervente. Mais lorsque j'y arrive, 60 % des habitants votent

communiste. Je m'occupe des mouvements de jeunes : Scouts, Coeurs Vaillants ; je vois périliter la J.O.C (Jeunesse Ouvrière Chrétienne), dont les membres, sous prétexte de pénétrer les mouvements laïcs, abandonnent peu à peu la pratique religieuse.

### **1959-1965 : VICAIRE à ST-GERMAIN de CHARONNE (PARIS 20<sup>e</sup>)**

Le 1 janvier 1959, je suis nommé dans la paroisse de St-Germain de Charonne dans le 20<sup>e</sup> arrondissement, pour remplacer au pied levé un prêtre ouvrier qui abandonna plus tard le sacerdoce.

C'est un quartier populaire : des artisans, des cadres moyens, beaucoup de socialistes. On me confie l'aumônerie de l'Action Catholique Ouvrière (A.C.O) et de la Jeunesse Etudiante Chrétienne (J.E.C), le groupe liturgique et l'aumônerie de l'école paroissiale tenue par les Frères des Ecoles Chrétiennes.

Je me rends vite compte que l'A.C.O. devenait une courroie de transmission du parti communiste ; la paroisse est fervente et très communautaire. Ouverte à l'essor liturgique, orientée vers l'action catholique. Les animateurs d'A.C.O. engagent les participants à faire en public une révision de vie, sorte d'autocritique, à se solidariser avec le parti communiste ; il n'est pas question d'aller communier à côté d'un patron. Le curé de la paroisse de St-Germain de Charonne est rédacteur au journal "*Masse Ouvrière*". Toutefois, l'"équipe sacerdotale" est très soudée, malgré les diverses occupations de ses membres.

La paroisse compte aussi beaucoup de personnes ferventes ; c'est ainsi, par exemple, que chaque année, le pèlerinage paroissial de Chartres réunit 300 à 500 fidèles. Quant à moi, peu enclin à la lutte des classes, je renonce à l'aumônerie de l'A.C.O. en me consolant dans la fonction liturgique dont j'avais eu la charge dès mon arrivée. Cette paroisse compte alors une dizaine de prêtres vivant en communauté.

J'ai 36 ans en 1962, à l'ouverture du Concile.

Je quitte St-Germain de Charonne au bout de 7 ans, en 1965. J'ai en effet demandé alors mon changement, suite logique de ma démission de l'A.C.O. qui me semble de plus en plus marquée par l'orientation progressiste. Au niveau liturgique, on retourne déjà l'autel pour le placer face au peuple.

Après la fin du concile Vatican II, je rencontre à plusieurs reprises Mgr Marcel Lefebvre, qui demeurait rue des Pyrénées ; celui-ci m'apparaît très clairvoyant sur la situation de l'Eglise. A l'époque, Mgr Lefebvre fait figure de réactionnaire dans l'Eglise, et je me sens compris et encouragé par lui.

Vers la même période, je revois Henri Charlier, sculpteur, peintre et penseur, qui fut aussi un grand ami de mon père, et que je considérais même comme mon second père. Je me rends souvent chez lui, au Mesnil-St-Loup ; je me rappelle avec plaisir ces bonnes conversations que nous avions le soir, où Henri Charlier me communiquait des aperçus lumineux sur la Foi et l'Eglise.

Quelle ne fut pas ma joie lorsque Henri Charlier, puis Jean Madiran, m'annoncèrent la fondation de la revue *Itinéraires*. Ce fut une véritable bouffée d'oxygène !

En 1964, l'infiltration de la C.F.T.C <sup>(a)</sup> par des groupes gauchistes venant de l'Education Nationale qui la transforment de [en] C.F.D.T <sup>(b)</sup> au Congrès de cette même année, m'ouvre les yeux plus encore, s'il en était besoin, sur les risques d'une collaboration avec ce qu'on appelait "le Mouvement Ouvrier".

Sur 5 vicaires de Charonne, 3 abandonnent le sacerdoce et se marient. Déjà à l'époque, beaucoup pensaient que les prêtres devraient pouvoir se marier. Autant le faire tout de suite, sans attendre 60 ans !

### **1965-1968 : VICAIRE à ST-ANTOINE des QUINZE VINGTS (PARIS 12<sup>e</sup>)**

En 1965, donc, je suis nommé à St-Antoine des Quinze-Vingt, paroisse réputée traditionnelle. Je suis chargé du patronage des filles.

J'assiste une année au Congrès de Lausanne (Suisse), organisé par "l'Office", héritier de la "Cité Catholique". En 1967 a lieu à Lausanne une exposition des oeuvres du sculpteur et peintre Henri Charlier. Je soutiens le mouvement des Scouts d'Europe, et je suis opposé aux Rangers-Pionniers des Scouts de France, qui font tout leur possible pour créer une dualité dans les paroisses, le mouvement doublant l'autorité du Curé. Le Curé est alors neutralisé sur son propre terrain. Je deviens aumônier "clandestin" des Scouts d'Europe, aux côtés du Père Revet et de 3 autres prêtres. A cette époque, Pierre

Debray lance les Scouts St-Georges. Il est notre paroissien à St-Antoine.

Le Curé de St-Antoine, le Chanoine Ronco, téléphone un jour à l'Evêché pour se mettre à couvert quant à la présence de son vicaire au Congrès de Lausanne. Je suis "repéré". En mai 1968, les "traditionalistes" de la paroisse distribuent le journal "L'Homme Nouveau", avec ma complicité...

Une fois encore, l'atmosphère devient difficile. Je me sens obligé de demander mon changement. Il faut dire qu'à l'époque, il y a, dans les grandes paroisses parisiennes, 10 à 15 prêtres, si bien que les mutations sont assez faciles à obtenir.

## **1968-1971 : VICAIRE à STE-JEANNE de CHANTAL (PARIS 16e)**

**CURÉS : 1) M. le Chanoine MANCERON**

**2) Abbé Jean-Marie LUSTIGER**

C'est ainsi qu'en juillet 1968 j'arrive à Ste-Jeanne de Chantal, dans le 16<sup>e</sup>. Je remplace M. l'abbé Robinet, qui, par son attitude "anti-bourgeois", avait coupé la paroisse en deux : il avait convaincu une bonne partie des jeunes de participer aux manifestations organisées à la Sorbonne en mai 1968. En juillet, l'abbé Robinet, surmené, fait une dépression nerveuse ; je suis nommé à sa place.

Dans cette paroisse, pourtant réputée assez traditionnelle, on organise bientôt des messes pour les jeunes, avec autel face au peuple et pop music. L'autel face au peuple était déjà instauré partout ; ainsi, dans ma précédente paroisse (Charonne) ce n'était déjà plus une nouveauté.

A Ste-Jeanne de Chantal, la paroisse compte près de 15 prêtres. Je suis accueilli paternellement par le curé, le chanoine Manceron, excellent orateur, qui me confie le groupe liturgique et le patronage des garçons. Il y avait dans la paroisse une vingtaine de servants de messe de 10 à 20 ans, et deux chorales.

A Ste-Jeanne de Chantal, les jeunes soixante huitards se passent carrément d'aumônier. Ils INVITENT chaque prêtre à tour de rôle à LEUR messe, dans LEUR chapelle, marquant ainsi leur territoire.

Atteint par la limite d'âge de 75 ans, le curé doit démissionner. En septembre 1969, il est remplacé par M. l'abbé Jean-Marie Lustiger. Celui-ci arrive avec sa secrétaire, qui est son factotum, et avec l'abbé André Vingt-Trois, son poulain, qui est alors prêtre étudiant à la Catho et reste très discret.

Il ne faut que quelques jours à l'abbé Lustiger pour prendre la paroisse et l'équipe de prêtres en mains. Il pratique la politique du fait accompli, agissant en autocrate. C'est ainsi que, du jour au lendemain, brutalement, il décide d'appliquer la réforme liturgique, ce qui, en un mois de temps, a pour effet de diviser la paroisse.

- Il congédie les chorales et les remplace, juste le jour de son intronisation, par la chorale du Centre Richelieu <sup>(3)</sup> ; une dame se tenant dans le chœur dirige les chants des fidèles ; quant au répertoire : il n'y a plus que du français, comme partout. Il dissout les deux chorales paroissiales et les remplace par une autre à sa manière.
- Chaque groupe ou mouvement avait une petite caisse séparée, dont la gestion était assurée par l'aumônier. Toutes ces caisses sont supprimées ; toutes les finances sont regroupées dans une unique caisse paroissiale. C'est au point qu'il faut demander la permission pour changer une ampoule.
- Le premier vicaire s'occupait des mariages, et avait délégation de signature du curé sur le compte chèque ; on lui retire cette autorisation ; le nouveau curé signera lui-même. Le vicaire est très choqué de ce manque de confiance, au point qu'il en tombe malade.
- M. l'abbé Lustiger avait son style liturgique personnel : la messe ressemblait un peu à un "one-man-show" : micro dans le chœur où il faisait ses commentaires : "*je n'ai pas besoin d'enfants de chœur, c'est mon affaire*" ; au point que les enfants de chœur pleuraient. Les parents font une démarche auprès du nouveau curé. L'abbé Lustiger répond "*vous n'avez qu'à en faire autre chose, de ces enfants*".

Alors, pour ne pas abandonner cette belle équipe liturgique, j'imagine une formation plus élargie : pendant un an, j'envoie les enfants servir par équipe dans trois chapelles du quartier. Puis finalement plus rien n'est possible, car à la rentrée suivante, l'abbé Lustiger confisque la clé du local où était rangé le matériel liturgique. Sans mettre les aubes à l'abri, il fait engager des travaux : les ouvriers défoncent le sol au marteau piqueur pour y installer la chaufferie.

C'est ainsi que l'équipe liturgique que je dirigeais est mise à la rue.

Pendant un an encore j'essaye d'éviter la désagrégation complète du groupe : j'organise des visites de sanctuaires parisiens, je fais des causeries sur la liturgie et l'histoire de l'art chrétien.

Puis il me faut tout arrêter : il aura fallu deux semaines à l'abbé Lustiger pour éliminer l'équipe liturgique avant qu'elle ne disparaisse progressivement.

Dans l'église Ste-Jeanne de Chantal, l'autel est retourné face au peuple, avec un tabernacle sur l'autel, mais très bas. Puis finalement le tabernacle est mis de côté dans l'abside : on dirait une boîte aux lettres.

Dès fin novembre 1969, un décret de l'épiscopat français oblige tous les prêtres de paroisse à célébrer la nouvelle messe.

Un mois avant, le 30 octobre 1969, j'ai dû subir l'une des épreuves les plus pénibles de ma vie sacerdotale : il nous enseigne la nouvelle messe, assiste chacun d'entre nous pendant qu'il célèbre, allant jusqu'à nous prendre la main pour rectifier un geste. Pendant un an, il a contrôlé comment nous la célébrions. Il croyait à cette nouvelle liturgie et ne bâclait pas les cérémonies. Il soignait la qualité de la liturgie, mais en y ajoutant sa marque personnelle. Pour lui, le rite de la messe, disait-il, *"c'est comme un canevas sur lequel on peut broder..."*.

Des délégations de paroissiens sont venues le voir pour se plaindre, regrettant l'ancienne liturgie ; il leur a répondu : *"Ici c'est comme ça désormais ! Si ça ne vous plaît pas, allez ailleurs !"*

Mgr Champenois, ancien curé de la cathédrale de Tunis, s'était mis à la disposition de la paroisse avant toutes ces réformes. Il fut ulcéré de voir l'autel déshabillé, le tabernacle mis de côté. L'abbé Lustiger, voulant tirer parti de son titre de prélat, lui demanda de rédiger pour le journal paroissial un article expliquant et justifiant ces réformes.

Il voulait que les prêtres préparent les prédications par équipe de deux, probablement pour se contrôler l'un l'autre. Moi, je n'ai jamais pu prêcher sur ordre ; l'abbé Lustiger voyait bien que je trainais les pieds pour appliquer toutes ces réformes.

En 1971, 5 prêtres ont quitté la paroisse Ste-Jeanne de Chantal. Le Père Mornet, un jésuite très serviable, est parti mystérieusement. L'abbé Lustiger voulait réduire son équipe sacerdotale et ne garde que les jeunes.

En 1971; l'abbé Lustiger décide de fermer l'école paroissiale, dont j'étais l'aumônier. Ma présence devenait inutile, ma collaboration indésirable.

Avec l'accord de mon archevêque, Mgr Marty, je prends alors un congé d'étude d'un an. Je suis des cours d'Ecriture Sainte à l'Institut Catholique de Paris. Dans le courant de l'année, je rencontre le Père Mornet, qui me dit qu'il a été licencié de la paroisse sans explications.

## **1972 : MON EVÊQUE ME TROUVE ENCOMBRANT JE REJOINS LA MOUVANCE TRADITIONNELLE**

En 1972, je prends RDV avec Mgr Frossard, prélat auxiliaire de Paris chargé des nominations : il me demande ce que je souhaiterais comme poste : *"Je voudrais bien que la liturgie ne change pas d'une paroisse à l'autre, qu'on ne ferme pas l'école dont on me charge ; je suis contre la lutte des classes."*

Mgr Frossard me répond : *"J'admire ton courage. Ce n'est pas facile de te trouver un poste ; en attendant, donne-moi ton n° de CCP pour que je te fasse virer ton traitement"*.

Je suis donc resté canoniquement prêtre du diocèse de Paris, mais en 1972, sans poste, sans paroisse, je suis hébergé chez des amis (d'abord à Châtillon chez Benjamin Guillemaind, puis à Boulogne chez M.Mme Rostand).

Je m'occupe du M.J.C.F <sup>(d)</sup>, je célèbre la messe traditionnelle lorsque des groupes me le demandent. Finalement, en 1972, Mgr Ducaud-Bourget, prélat parisien resté attaché à la messe de St-Pie V, me suggère d'ouvrir une chapelle privée à Boulogne, installée rue Thiers, dans un sous-sol de 40 m<sup>2</sup>.

Au bout d'un an, je me présente à mon supérieur hiérarchique, le Cardinal Marty, et me mets à

nouveau à sa disposition : réponse évasive, malgré une apparente bienveillance.

Une autre année s'écoule et le Cardinal me reçoit : *"Où dites-vous la messe ? Vous avez la réputation d'être un peu raide au plan traditionnel !"*

Et pour finir, je reste sans poste.

Toutefois, longtemps après, à l'occasion d'une intervention chirurgicale que je dois subir, je reçois un mot paternel de Mgr Lustiger, devenu en 1981 archevêque de Paris. Il n'avait pas oublié son ancien vicaire. Dès son arrivée, il me recevra très paternellement un jour à l'Archevêché.

Je me disais à l'époque : *"Pas de poste, mon évêque ne veut pas de moi. Que faire ? Je confie tout cela à la Providence, et j'attends qu'elle me donne un signe."*

En 1973, j'assure l'aumônerie des messes de classes à l'Ecole St Pie X tenue par les Dominicaines (de Pontcallec) à St-Cloud (Hauts de Seine).

## 1974-1975-1976

- Aumônerie du MJCF : retraites, camps, pèlerinages
- Catéchismes
- Messes à Boulogne, rue Thiers, avec 3 messes chaque dimanche : deux le matin, une le soir.
- Catéchisme préparatoire à la communion privée.

## 1977 : AU SERVICE DE LA TRADITION

St-Nicolas du Chardonnet est "libéré" le 27 février 1977. Après trois mois d'hésitation, je vais seconder Mgr Ducaud-Bourget qui est débordé. J'y reste un an environ.

A partir de septembre 1978, et jusqu'en septembre 1981, à la demande de Gérard Molin et de l'association ADECOR (Association de Défense des Catholiques de Conflans et de sa Région), je viens assurer un ministère complet auprès de la communauté traditionaliste de Conflans Ste Honorine, qui a ouvert en trois mois deux chapelles, l'une à Pontoise, l'autre à Conflans, après l'éviction de Mgr Léon Gillet. (*j'ai les détails dans mes archives.*)

Le prieuré de Mantes, dont dépendent aujourd'hui ces chapelles, n'était pas encore fondé à l'époque. Il prendra ces deux chapelles en charge à partir de septembre 1981.

Pendant deux ou trois ans, je loge avec ma mère dans un appartement de trois pièces que l'association ADECOR a loué pour moi à St-Ouen l'Aumône, à mi-chemin entre Conflans et Pontoise.

En 1981, je me remets à la disposition de mon évêque, Mgr Lustiger. Nous ne nous sommes pas rencontrés depuis dix ans. Je suis invité à dîner à l'évêché le 29 juin. Mgr Lustiger se montre chaleureux : *"Ta place est parmi nous..."*. Il me fait parler de la messe, de Mgr Lefebvre, s'informe sur le mouvement traditionaliste. Il me "tire les vers du nez". Il prétend ne pas connaître le dossier de Mgr Lefebvre, mais ajoute : *"Si Mgr Lefebvre s'était incliné, il se serait grandi, comme St-Jean Baptiste de la Salle ou Olier"*. Mgr Lustiger me déclare : *"Je préfère que tu dises la messe de St Pie V plutôt que de prêcher qu'il y a un seul Dieu en 4 personnes... En septembre, je t'envoie une proposition"*.

Mais en septembre 1981, aucune proposition, ni plus tard. En octobre 1981, je téléphone à l'abbé Aulagnier, alors Supérieur du District de France de la FSSPX<sup>(j)</sup>. Fin 1981, je retourne seconder le clergé de St-Nicolas.

Pour la nouvelle année 1982, j'adresse mes vœux à Mgr Lustiger, qui me répond : *"Mon cher Gilles, merci. Prions, en attendant que Dieu nous montre le chemin !"*. Et c'est tout...

En 1982, je seconde les prêtres de la FSSPX dans la desserte des chapelles de Pontoise et Conflans Ste-Honorine, et en 1983 j'ouvre une chapelle dans le 18<sup>e</sup> arrondissement de Paris, rue Firmin Gémier, dans un local tout neuf, trouvé grâce à une demande faite par mon frère, homme politique, au Maire de Paris, et grâce à l'intervention de Mme Bernardette Chirac, qui m'adressa une lettre favorable. Le local appartenait à l'OPAC qui m'accorda un bail 3-6-9.

# LES CATÉCHISMES FAMILIAUX

Je poursuis simultanément le développement des catéchismes familiaux dans le cadre d'une organisation dont je suis l'aumônier, le CCRP (Catéchisme Catholique Romain de Paris). Le CCRP est placé sous le patronage de Ste Jeanne d'Arc, pauvre bergère illettrée, qui n'en excellait pas moins en catéchisme, à la grande confusion de ses juges.

En 1975, j'avais la charge de sept groupes de catéchisme (dits "sauvages") à l'appel des familles

:

- A Boulogne, chez M. Mme Rostand
- A Boulogne, chez M. Mme Boulet
- Paris 18e, dans la chapelle de la rue Firmin Gémier
- Paris 12e, chez Mme Bosc
- Paris 15e, chapelle du Sacré-Coeur <sup>(g)</sup>
- Meudon, chez M. Mme Edouard Souberbielle : il était un organiste célèbre, et son épouse, âgée de 90 ans, faisait le catéchisme
- Courbevoie, chapelle Ste-Jeanne d'Arc, ouverte dans le patronage.

Notre but était d'implanter, dans la marée humaine de la capitale, des îlots de bon catéchisme, d'en fonder peu à peu dans chaque arrondissement, de les fédérer dans un organisme efficace et bien encadré, de former des catéchistes laïcs adultes qui s'épaulent d'un centre à l'autre.

J'installe le siège du CCRP dans mon local de la rue Firmin Gémier.

L'objectif et les moyens du CCRP permettaient uniquement d'assurer la formation catéchétique. C'était primordial ; mais les enfants ont besoin d'une formation totale : liturgique, sacramentelle, communautaire... ce que nous ne pouvions faire sans paroisse ni église.

Aussi, dès que sont apparus des centres "paroissiaux" : St-Nicolas, Ste-Germaine <sup>(h)</sup>, la chapelle du Sacré-Coeur, et à Courbevoie, les parents s'y sont précipités, et donc nos petits centres, ayant rempli leur rôle de suppléance, devinrent inutiles et furent fermés l'un après l'autre.

En 1986, un nouveau local s'ouvre à Boulogne, chez la famille Boulet, pour y installer la Chapelle de la Ste Famille. Il remplace avantageusement le sous-sol, quasi insalubre, de la rue Thiers, qui aura quand même été utilisé pendant 5 ans, de 1971 à 1977.

En 1986, ma mère, qui vivait avec moi, tombe gravement malade : sa maladie dure deux ans. Elle décède chez moi en 1990, après de nombreux soins, munie des sacrements de l'Eglise. Après son décès, je suis très fatigué.

## **Après les SACRES DE 1988 : à la SALLE WAGRAM jusqu'en 1996**

Fin 1988, après le sacre de quatre évêques par Mgr Lefebvre, l'abbé Veuillez quitte l'abbé Serralda : ce dernier, qui est alors âgé de 80 ans environ, dessert en permanence la chapelle Ste-Germaine, et chaque dimanche la salle Wagram, située dans le même immeuble.

Bien que très chargé en ministère (la chapelle de la rue Firmin Gémier, celle de la rue Gerbert et celle de Courbevoie), j'accepte d'aller le seconder. Arrivé pour un dépannage, j'y resterai 7 ans, jusqu'à la mort de l'abbé Serralda en 1996, date à laquelle la chapelle Ste-Germaine sera reprise par la FSSPX.

L'abbé Néri était aussi venu seconder l'abbé Serralda. Pendant la maladie de l'abbé Serralda, l'abbé Néri et moi-même assurons le service. Après la mort de l'abbé Serralda, l'association UPEC <sup>(f)</sup> présidée par M<sup>e</sup> Le Griel, qui gérait la chapelle, refuse d'en confier la direction à l'abbé Néri. Je suis pressenti, mais je décline, car j'ai alors 70 ans, et j'assume passagèrement l'aumônerie de Jeune Chrétienté, mouvement dissident fondé à la suite d'un conflit entre certains membres du MJCF et l'abbé Aulagnier <sup>(g)</sup>.

L'UPEC contacte alors la communauté des religieux de Riaumont pour leur proposer de desservir Ste-Germaine : ils se refusent. L'abbé Lefebvre, du Christ-Roi <sup>(i)</sup> demande l'autorisation de Mgr Lustiger pour assurer cette desserte, mais cet accord est refusé.

Finalement, j'organise une rencontre entre M. l'abbé de Jorna, alors supérieur de la FSSPX pour la France, et le trésorier de l'association UPEC. L'abbé de Jorna accepte que la FSSPX prenne en charge cette chapelle très fréquentée.

C'est ainsi qu'à partir de 1996, M. l'abbé Bouchacourt dessert Ste-Germaine. Je reste encore une année avec lui, pour assurer la soudure, puis je prends une année sabbatique en 1997.

## **A PARTIR de 1997, UNE RETRAITE ACTIVE**

En 1997, ayant des problèmes respiratoires chroniques, je pars me reposer dans la région de Grenoble, à Bourg St-Maurice, chez des amis de M. l'abbé Christophe Héry rencontré à cette époque. Je suis bien accueilli dans la chapelle d'Annecy, qui dépendait du prieuré de Grenoble. Mais je suis très seul. En outre, l'évêque du diocèse est très hostile à la tradition.

En 1998, sur la suggestion de Mgr Aumônier, évêque auxiliaire de Paris, je me présente à Mgr Lagrange, évêque de Gap. Il avait déjà accueilli la jeune communauté assez traditionnelle des Chanoines de la Mère de Dieu. Il me conseille de prendre contact avec les bénédictines de Rosans (Hautes-Alpes).

Cette communauté de Rosans est la première fondation de l'abbaye de Jouques. Son histoire est ancienne et intéressante : elles furent fondées après la révolution française par Louis-Adélaïde de Bourbon-Condé, et installées dans les locaux de l'ancienne prison du Temple, où elles priaient pour les victimes des massacres révolutionnaires. Après la démolition du Temple, elles s'installèrent rue Monsieur <sup>(h)</sup> jusqu'en 1930 ; puis elles fondèrent Limon, près de Saclay, non loin de Paris.

La communauté se scinda en deux après la crise due au concile : l'Abbesse et 15 soeurs partirent pour faire la fondation de Jouques, près d'Aix en Provence. Il leur a fallu ensuite 10 ans pour construire le monastère de Rosans, consacré à Notre-Dame de Miséricorde.

Ces religieuses ont bien voulu m'accueillir comme aumônier depuis fin 1998 jusqu'en 2002. J'y suis resté 4 ans, profitant de leur charitable hospitalité et du bon air de la montagne. Cette communauté est "biritualiste", mais préfère, autant que possible, que leur aumônier célèbre la messe de St Pie V. Elles ont adopté le nouveau calendrier qui ajoute une troisième lecture le dimanche.

Le 29 septembre 2001, j'ai fêté mon jubilé sacerdotal en la basilique ND du Laus, accueilli par le Recteur, et entouré de plusieurs prêtres venant de divers horizons : du Barroux, des Chanoines de la Mère de Dieu, du diocèse de Gap, de la FSSPX, dont l'abbé Boubée et l'abbé Cottard qui faisait office de diacre, rassemblement unitaire aussi réjouissant que rarissime. Ce fut une très belle cérémonie.

En 2003; me sentant mieux, j'éprouve la nostalgie de la région parisienne. Je vais vers mes 80 ans. Je rends des services ponctuels, mais je ne désire plus loger à Paris où l'on étouffe. Des amis me confient leur maison de Vendôme, où l'air est meilleur. Quarante minutes de TGV permettent d'atteindre Paris.

En 2004, la Fraternité St-Pierre me contacte : les trois prêtres desservant ND des Armées s'apprêtaient à quitter la Fraternité St Pierre. Cette église, gérée par l'AVANDA <sup>(j)</sup>, ayant depuis toujours bénéficié d'un statut d'indépendance, allait donc revenir à sa situation antérieure à la venue de la Fraternité St Pierre. M. l'abbé Morandi était parti aider la Fraternité St Pie X.

A ND des Armées, il y a 5 messes chaque dimanche ; 3000 personnes environ fréquentent l'église ; il y a beaucoup de familles nombreuses, 350 scouts.

J'accepte donc un mi-temps à Versailles ; je suis logé dans l'appartement où demeurait le chanoine Porta, tout près de l'église. Il faut que je me ménage, car je commence à avoir des problèmes circulatoires sérieux.

Je viens les vendredis, samedis, dimanches ; je célèbre la messe le vendredi, le samedi et le lundi à 7h30, ainsi qu'une ou deux messes le dimanche ; j'aide à distribuer la communion ; et surtout j'assure des confessions.

J'y suis pour 3 ans, le diocèse de Paris m'ayant détaché à Versailles. Enfin, l'évêque ayant accepté, je suis désormais resté à Versailles pour le temps que Dieu voudra, au titre de "prêtre retraité". Dans la mesure de mes forces restantes, je rends des services variés. Je peux encore (jusqu'à quand ?...) aller une fois par mois à St-Maur-des-Fossés pour confesser les petits élèves de l'école Charles de Foucault.

Bien entendu, j'ai dû renoncer à garder un pied-à-terre à Vendôme dès 2009 : il n'était plus pensable, pour un octogénaire essoufflé et claudiquant, de continuer chaque semaine les va-et-vient Vendôme-Versailles.

Je continue à faire partie du diocèse de Paris, qui m'a toujours versé mon traitement : en revanche, la signature du "celebret" <sup>(4)</sup> m'avait été refusée depuis 1988 (on connaissait mon accointance avec Mgr Lefebvre). Mais Mgr Aumonier, futur évêque de Versailles, m'avait à nouveau accordé cette signature dès 1996, avant mon départ dans les Alpes. Je lui garde une double reconnaissance : pour cette signature, et plus tard pour mon accueil dans le Diocèse de Versailles.

Abbé Gilles Duboscq  
Le 9 septembre 2011

\*\*\*\*\*

#### **Notes de l'abbé Duboscq :**

- (1) Cf l'ouvrage de Dom Bernard Maréchaux, son successeur : "Le Père Emmanuel", Editions Ste Jeanne d'Arc, 475 pages.
- (2) Cf le magnifique livre biographique "Henri Charlier", Editions Terra Mare.
- (3) Centre Richelieu : aumônerie des étudiants à la Sorbonne, dont l'abbé Lustiger fut aumônier, en remplacement de Mgr Charles.
- (4) "Celebret" : document délivré par l'évêque du diocèse dont dépend un prêtre, certifiant qu'il est prêtre catholique, et lui permettant de célébrer la messe et d'administrer les autres sacrements.

#### **Autres Notes :**

- (a) C.F.T.C. : Confédération Française des Travailleurs Chrétiens
- (b) C.F.D.T. : Confédération Française des Travailleurs.
- (d) M.J.C.F. : Mouvement de la Jeunesse Catholique de France
- (e) FSSPX : Fraternité Sacerdotale St-Pie X
- (f) Union des Poètes et Ecrivains Catholiques
- (g) 20 rue Gerbert, rebaptisée par la FSSPX "chapelle de Jésus Roi de France"
- (h) 19 avenue des Ternes (au fond de la cour à droite). Abandonnée en 2013, au profit de N-D de Consolation, dans le 8e arrondissement.
- (i) Institut du Christ-Roi Souverain Prêtre
- (j) Association Versaillaise des Amis de ND des Armées